

Labour

Journal of Canadian Labour Studies

Le Travail

Revue d'Études Ouvrières Canadiennes



***The Making* dans les eaux troubles de l'historiographie québécoise**

réception hésitante d'un livre en avant de son temps

Robert Tremblay

Volume 72, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020755ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Committee on Labour History

ISSN

0700-3862 (print)

1911-4842 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Tremblay, R. (2013). *The Making* dans les eaux troubles de l'historiographie québécoise: réception hésitante d'un livre en avant de son temps. *Labour / Le Travail*, 72, 233–240.

All Rights Reserved © Canadian Committee on Labour History,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

The Making dans les eaux troubles de l'historiographie québécoise : réception hésitante d'un livre en avant de son temps

Robert Tremblay

The greatest offence against property
was to have none (E. P. Thompson)¹

AVEC LE RECUL DU TEMPS, force est de constater qu'en publiant *The Making of the English Working Class* en 1963, Edward P. Thompson cherchait avant tout à lancer un défi aux intellectuels de sa génération, en vue de sortir l'histoire ouvrière de l'impasse auquel elle l'avait réduite l'approche institutionnelle. Il est vrai que, malgré certaines lacunes reconnues par l'auteur, l'ouvrage constitue un véritable monument d'érudition pour qui veut comprendre la multiplicité des enjeux populaires, la diversité des intérêts professionnels et la complexité des luttes sociales ayant accompagné la naissance de la classe ouvrière en Angleterre, entre 1780 et 1832. Mais s'arrêter là peut s'avérer un peu court, car il y a beaucoup plus. Derrière les arguments développés par Thompson, se profile une nouvelle façon de penser l'histoire qui s'inscrit en faux contre toute vision téléologique du progrès historique; on y trouve aussi une manière de concevoir la formation de la classe ouvrière en termes d'expériences et d'interactions humaines (*social agency*), invalidant l'idée même qu'elle puisse être le reflet mécanique de l'action des seules forces économiques. Plutôt que de confiner le monde ouvrier à son environnement de travail, Thompson proposait d'examiner la réponse du « common man » à l'avènement du capitalisme industriel au XIX^e siècle sous un nouvel angle : famille, communauté, stratégies de survie, millénarisme religieux, rites traditionnels des artisans, actions civiques, émeutes populaires, vie associative, etc. Mais pour accéder à la vie quotidienne du « common man » et à la culture des classes populaires, terreaux de la conscience ouvrière, il importait pour Thompson de procéder à une écoute attentive des sources documentaires. Non seulement fallait-il élargir le registre de celles-ci, mais encore fallait-il les laisser parler à travers soi, être capable de lire entre les lignes des témoignages personnels et des discours officiels, de manière à pouvoir s'investir totalement dans la sensibilité historique d'une époque.

Ce court essai ambitionne de montrer l'effet de choc et le sentiment de vertige ressenti au plan personnel et à l'échelle de la communauté historienne, dès que les premiers exemplaires de *The Making* commencèrent à circuler

1. E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class* (1963; Harmondsworth, Angleterre 1980), 66. Les références à cet ouvrage seront données dorénavant dans le texte, avec les pages citées entre parenthèses.

dans les universités du Québec, au tournant des années 1980. Nous nous demanderons également pourquoi le vaste agenda de recherche assigné par Thompson n'a été relevé que très partiellement par les historiens du monde ouvrier au Québec. On aura compris qu'il ne s'agit donc pas de dresser ici un bilan historiographique de la littérature en histoire ouvrière – d'autres l'ont fait brillamment avant moi² –, mais plutôt de se livrer à un libre exercice de réflexion.

1. Et si on faisait un peu d'égo-histoire

Au début des années 1980, lorsque j'entrepris la lecture de *The Making*, je venais tout juste de compléter un mémoire de maîtrise en histoire à l'Université de Montréal, qui portait sur les transformations du monde du travail (artisans et manœuvres) dans le Bas-Canada, entre 1790 et 1830, période durant laquelle, croyait-on, les codes de la société d'Ancien Régime étaient en voie de basculer un à un au profit d'un nouveau mode de régulation basé sur la logique marchande. Se faisait entendre à travers cet exercice d'interprétation l'influence de la thèse de la modernisation économique, chère à Paquet et Wallot³, de même que l'écho lointain des propositions spéculatives de Godechot et autres « européanistes » sur la révolution Atlantique⁴. Ce mémoire portait aussi l'empreinte des écrits de l'économiste hongrois Karl Polanyi, selon lesquels l'affranchissement du marché des contraintes juridiques imposées par les sociétés traditionnelles, et son affirmation en entité autonome et régulatrice des ressources-clés de l'économie (terre, monnaie et travail), représentaient à la fois une menace au bien commun et un facteur de grandes dislocations sociales: misère des classes populaires, désorganisation de leur environnement socio-culturel, détérioration des milieux naturels, etc⁵.

Je me souviens en même temps d'avoir succombé, comme plusieurs historiens radicaux de ma génération, aux chants des sirènes qui nous provenaient des penseurs structuralistes rattachés, comme Louis Althusser et Maurice Godelier, à l'école française de philosophie et d'anthropologie marxiste. En autant que je me rappelle, nous étions obsédés par les abstractions théoriques qui transcendent la réalité humaine au plan historique, ainsi que par l'idée d'un système explicatif totalisant qui puisse rendre compte des multiples voies

2. Voir notamment : Joanne Burgess, « Exploring the Limited Identities of Canadian Labour: Recent Trends in English Canada and in Quebec », *International Journal of Canadian Studies*, 1-2 (printemps/automne 1990), 149-173.

3. Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Le Bas-Canada au tournant du 19^e siècle : restructuration et modernisation », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 25 (juin 1971), 39-61.

4. Jacques Godechot, *Les Révolutions, 1770-1799* (Paris 1965); et R. R. Palmer, *The Age of the Democratic Revolution*, 2 vol. (Princeton, New Jersey 1959-1964).

5. Karl Polanyi, *La Grande Transformation : aux origines politiques et économiques de notre temps* (1944; Paris 1975).

de passage de la féodalité au mode de production capitaliste. Pour nous, les concepts d'appartenance et de conscience de classe étaient des « choses » prévisibles, comme le mécanisme d'une horloge, et résultaient davantage de facteurs socio-économiques que de la capacité d'un groupe d'hommes et de femmes d'agir de manière imprévisible sur leur propre histoire.

Nous étions pour ainsi dire ce que Thompson critiquait de façon véhémement dans *The Poverty of Theory* en 1978 ⁶. Était-ce là le réflexe de jeunes historiens idéalistes cherchant à s'arrimer à un méta récit, en vue de donner un sens au changement social survenu dans la société bas-canadienne de la première moitié du XIX^e siècle, ou s'agissait-il d'une ambition chimérique visant à asseoir nos recherches sur la base d'un cadre théorique immuable et rassurant? Pour ma part, je dois dire que cette posture intellectuelle était atténuée en partie par deux choses : d'abord, mon inclination à concevoir le processus de formation de la classe ouvrière non pas du seul point de vue économique, mais aussi comme le produit d'une transformation du rôle « paternaliste » de l'État, dans un contexte de méfiance des élites politiques face à la montée des classes populaires dans les villes, entre 1800 et 1850⁷; puis, par ma prise en compte de la variable démographique, ou plus précisément de l'état pathologique d'une portion importante des classes populaires sous l'effet d'un accroissement trop rapide de la population en milieu urbain, comme facteur pouvant retarder l'expression d'une conscience ouvrière⁸.

Quoi qu'il en soit, rien de cela n'avait suffisamment d'épaisseur pour arranger les choses. Mon passage au *Dictionnaire biographique du Canada*, en qualité de rédacteur-historien (1978–1983), me fit également réaliser à quel point mon bagage intellectuel était inapproprié pour comprendre la psyché complexe et souvent contradictoire des êtres humains, intégrer les multiples dimensions de leur parcours à une quelconque trame historique, et pour faire une lecture du social à la hauteur de l'individu. Fort heureusement, le métier d'historien avait encore beaucoup à m'apprendre.

Dans cette entreprise de réapprentissage et d'élargissement des horizons intellectuels, la lecture de *The Making* me fut grandement salutaire. Je retrouvais au fil des chapitres une foule de détails sur la vie ou l'engagement social d'une multitude de gens issus des milieux populaires (militants syndicaux connus, obscurs résistants, démocrates, penseurs utopistes, leaders

6. E. P. Thompson, *The Poverty of Theory and Other Essays* (Londres 1978). À noter qu'un chapitre de 210 pages (soit le tiers de l'ouvrage) est consacré à une polémique avec le philosophe français Louis Althusser, sous le titre sarcastique et évocateur de « Poverty of Theory : or an Orrery of Errors ».

7. Voir entre autres choses mon article, « Un aspect de la consolidation du pouvoir d'État de la bourgeoisie coloniale: la législation anti-ouvrière dans le Bas-Canada, 1800–1850 », *Labour/Le Travail*, 8/9 (printemps–automne 1981/82), 243–252.

8. Cette ouverture à l'endroit de la variable démographique doit beaucoup l'étude sur la criminalité urbaine entreprise par Louis Chevalier, dans son ouvrage, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle* (1958; Paris 1978).

charismatiques, etc.), dont le récit éclairait des tranches d'histoire comme peu d'ouvrages savants étaient parvenus à le faire jusqu'à cette date⁹. Il y avait chez Thompson cette aisance de passer du particulier au général, d'enchâsser le temps biologique des hommes au temps long des structures et des institutions sociales, qui m'apparaissait alors comme une voie innovatrice pour saisir les rapports de force derrière les grands mouvements historiques. Ce retour aux acteurs, que Thompson exprimait par une sensibilité à l'égard du rôle joué par ces hommes et ces femmes ordinaires dans le façonnage d'une culture populaire, constituait à mes yeux un antidote pour échapper à la victimisation du monde ouvrier et à la tentation de schématiser à outrance les processus sociaux ayant conduit l'avènement de la classe ouvrière.

Est-ce que ma rencontre avec l'œuvre de Thompson a eu une influence décisive sur mes productions futures en tant qu'historien? Oui et non. Il est vrai que ce revirement de perspective a eu un impact sur ma thèse de doctorat portant sur les artisans et ouvriers du fer à Montréal, entre 1815 et 1860, ne serait-ce que par l'attention portée à la culture du travail en atelier¹⁰. Il est vrai aussi que mon intérêt pour la biographie ouvrière ne s'est jamais démenti depuis ce temps¹¹. Mais, pour le reste, il s'agit d'une tout autre histoire que j'aimerais aborder dans la prochaine section de cet article.

9. Cela n'a rien de surprenant si l'on considère que l'une des premières contributions de Thompson fut un ouvrage consacré à la vie et l'œuvre du Britannique William Morris (1834–1896), écrivain romantique, peintre, architecte, réformiste social et militant socialiste : *William Morris : Romantic to Revolutionary* (Londres 1955). En outre, on oublie souvent à quel point *The Making* fourmille d'éléments biographiques sur des personnages connus, comme le républicain visionnaire Thomas Paine (1737–1809) et le dirigeant radical chartiste William Lovett (1800–1877), ou moins connus comme le bonnetier Gravener Henson (1785–1852) organisateur syndical et sympathisant luddite de la région des Midlands, au lendemain des guerres napoléoniennes. Curieusement, Thompson s'est peu investi dans la rédaction de biographies pour les 9 volumes du *Dictionary of Labour Biography* (Londres 1972–1993), sous la direction entre autres de son collègue et ami John Saville. On ne cite son nom que dans la préface du volume 1, en guise de remerciement pour les services rendus à titre de consultant.

10. Robert Tremblay, *Du forgeron au machiniste : l'impact social de la mécanisation des opérations d'usinage dans l'industrie de la métallurgie à Montréal, de 1815 à 1860*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1992.

11. Voir mes articles biographiques sur Richard Leahey (1852–1889) et Joseph Laurin (1811–1888) dans le *Dictionnaire biographique du Canada*; mon article co-signé avec Robert Comeau, « Le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier québécois : histoire, choix et méthodes », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* (Paris), 34 (janvier–juin 1994), 14–20; et le « Répertoire biographique du mouvement ouvrier québécois, 1880–1914 », que j'ai rédigé dans le cadre d'une recherche post-doctorale en 1995. Un article inspiré de données biographiques paraît dans ce numéro de *Labour/Le Travail*, sous le titre, « Retour sur les origines du mouvement ouvrier québécois ».

2. Découverte tardive et accueil circonspect de l'œuvre de E.P. Thompson au Québec

Contrairement à ce qui se produisit aux États-Unis (et dans une certaine mesure au Canada anglais), il eut au Québec un long décalage de presque vingt ans entre la parution de *The Making* en 1963 et sa circulation dans les rangs de l'histoire ouvrière. Ce retard est en partie attribuable au fait que le Québec se démarqua longtemps par l'absence d'une véritable tradition d'enquête en histoire ouvrière. L'ouverture du monde universitaire à ce champ de connaissance historique ne remonte en fait qu'au début des années 1970. Or, comme il est d'usage lorsqu'on s'insinue dans des territoires encore inexplorés et que tout est à construire, cette historiographie ouvrière encore naissante était en quête de repères et de balises. Pas étonnant, dans de telles circonstances, que les efforts se portèrent tout naturellement vers l'étude des institutions syndicales, des grèves, des partis ouvriers, des mouvements sociaux de masse et des idéologies ayant marqué l'évolution du monde ouvrier québécois aux XIX^e et XX^e siècles¹², au détriment, bien entendu, de ce qu'il convient d'appeler le « segment silencieux » de la classe ouvrière. À travers cette opération de rat-trapage, il y avait aussi un désir de « normalisation » de l'histoire ouvrière québécoise, de manière à montrer que cette dernière n'avait pas échappé aux grands courants de militantisme et de protestation ouvrière ayant marqué des pays industriels du monde occidental depuis les années 1780. Cela au prix évidemment d'ignorer la spécificité de l'expérience québécoise et la réponse tout aussi spécifique des ouvriers québécois face à l'industrialisation capitaliste¹³.

Par un étrange jeu de circonstances, « l'impératif militant » aurait également contribué à une certaine indifférence des historiens québécois à l'endroit de l'approche de Thompson, repoussant à plus tard la diffusion de son œuvre au Québec. Il faut dire que la radicalisation du mouvement syndical québécois survenue dans les années 1970 et l'effervescence qui caractérisait les mouvements de gauche marxistes-léninistes durant la même période eurent tôt fait de laisser des traces sur la recherche en histoire ouvrière. L'époque était fortement marquée par un besoin d'obtenir des justifications historiques à cette montée du radicalisme et de tirer le plus possible d'enseignements du passé ouvrier, afin de mieux guider l'action militante sur le terrain. Ce faisant, beaucoup de travaux (parfois valables) se concentraient de manière « triomphaliste » sur les grandes conquêtes syndicales des XIX^e et XX^e siècles, de même

12. Le fruit des nombreux travaux réalisés à cette époque en histoire ouvrière est en partie condensé dans deux synthèses historiques écrites à dix ans d'intervalle. Voir: Louis Fournier et al., *Histoire du mouvement ouvrier au Québec, 1825–1976* (Montréal 1979); et Jacques Rouillard, *Histoire du syndicalisme québécois* (Montréal 1989).

13. Pour une critique en règle de ce courant « normalisateur » en histoire ouvrière, se référer à: Fernand Ouellet, *The Socialization of Quebec Historiography since 1960* (Toronto 1988), pp.21–28; et Ronald Rudin, *Faire l'histoire au Québec* (Sillery, Québec 1998), 214–215, 226.

que sur les avancées de l'action politique ouvrière, tant réformiste que socialiste ou révolutionnaire¹⁴. Du même souffle, on se privait de la capacité de voir la diversité des ressources utilisées par la classe ouvrière québécoise (sociétés de secours mutuel, associations ethniques, coopératives, bibliothèques scientifiques, activités théâtrales, etc.), tout au long de son histoire. Qui plus est, on s'enfermait dans une logique étroite, peu propice à l'étude de ces besoins humains d'identité, de respectabilité et de statut qui, selon Thompson, irriguent la culture ouvrière¹⁵.

Il est vrai que les années 1980–1990 verront l'apparition au Québec de quelques travaux inspirés aussi bien par l'approche soi-disant « culturaliste »¹⁶ de Thompson, que celle proposée par les tenants de la New Labour History aux États-Unis (Gutman, Montgomery, Hareven, Walkowitz, Wilentz etc.). De nouveaux thèmes comme la vie de communauté, la sociabilité, la famille, la culture de travail et la mobilité prendront le relais des études plus ou moins conventionnelles en histoire ouvrière du Québec¹⁷. En dépit de leurs qualités, ces travaux souffriront d'un certain « montréal-centrisme » et auront tendance à faire surtout état de l'expérience des artisans et des travailleurs qualifiés au XIX^e siècle, laissant dans l'ombre la vie quotidienne, les coutumes et les attitudes des classes laborieuses issues des petites communautés

14. Voir notamment à ce sujet: Groupe de chercheurs de l'Université du Québec à Montréal sur l'histoire des travailleurs québécois, « Introduction », dans *L'action politique des ouvriers québécois, fin du XIX^e siècle à 1919 : recueil de documents* (Montréal 1976), 1–25; Andrée Lévesque, *Virage à gauche interdit: les communistes, les socialistes et leurs ennemis au Québec, 1920–1939* (Montréal 1984); et Robert Comeau et Bernard Dionne (dir.), *Le Droit de se taire: histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille* (Outremont, Québec 1989).

15. E. P. Thompson, « Agenda for Radical History », *Critical Inquiry*, 21 (hiver 1995), 302.

16. L'emploi du terme « culturaliste » doit être pris ici au sens de catégorie générique et non pas dans son acception conceptuelle. Pour ma part, j'ai toujours éprouvé un malaise à l'endroit de cette expression qui renvoie à une perception réductrice de la pensée de Thompson sur la formation de la classe ouvrière.

17. Parmi les travaux marquants, voir: Peter Bischoff, *Tensions et solidarité: la formation des traditions syndicales chez les mouleurs de Montréal, Hamilton et Toronto, 1851 à 1893*, Thèse doctorat, Université de Montréal, 1992; Joanne Burgess, *Work, Family and Community: Montreal Leather Craftsmen, 1790–1831*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 1987; Bettina Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal : âge, genre, survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation* (Montréal 1995); Jacques Ferland, « Syndicalisme parcellaire et syndicalisme collectif : une interprétation socio-technique des conflits ouvriers dans deux industries québécoises, 1880–1914 », *Labour/Le Travail*, 19 (printemps 1987), 49–88; Lucia Ferretti, « Mariage et cadre de vie familiale dans une paroisse ouvrière montréalaise: Sainte-Brigide, 1900–1914 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39 (automne 1985), 233–251; Gilles Lauzon, *Habitat ouvrier et révolution industrielle : le cas du village de Saint-Augustin (municipalité de Saint-Henri)* (Montréal 1989); Sherry Olson et al., *Infant Mortality in Montreal in 1860: The Role of Cultures, Class and Habits* (Montréal 1987); Mary Anne Poutanen, *For the Benefit of the Master: The Montreal Needle Trades during the Transition*, Thèse de maîtrise, Montréal, McGill University, 1985.

mono-industrielles, ou celles des journaliers en région (terrassiers, bûcherons, draveurs, etc.), sans compter que la ville de Québec restera la grande absente dans ce panorama. Il s'avère en outre que plusieurs des initiatives prometteuses demeureront sans lendemain¹⁸ et que des questions centrales seront passées sous silence¹⁹. Comment expliquer cette apnée du sommeil chez le nouveau-né?

Il est possible que les historiens(nes) québécois(es) du monde ouvrier ne se soient pas toujours reconnus dans l'agenda de recherche établi par Thompson dans *The Making*, en raison de la place qu'occupait la question nationale dans la contradiction fondamentale entre le capital et le travail au Québec, en raison aussi de la grande diversité ethnique dans la composition de la classe ouvrière, laquelle pouvait jouer à la fois comme un frein ou un catalyseur de l'action ouvrière, selon les circonstances historiques²⁰, et compte tenu enfin de la grande mobilité de la main-d'œuvre québécoise, laquelle compliquait l'organisation des ouvriers en syndicats au XIX^e siècle. Après tout, le modèle britannique d'industrialisation et de formation de la classe ouvrière n'est-il pas un cas unique dans l'histoire moderne? Mais, au-delà de ces considérations, il faut aussi reconnaître l'existence depuis les années 1990 d'une réelle désaffection à l'endroit de l'histoire ouvrière, attribuable en partie à l'importance prise par les divers courants de recherche (histoire des femmes, histoire des idées, histoire politique, etc.) inspirés des nouveaux concepts de genre, de représentation identitaire et de marginalité; cette baisse en popularité de l'histoire ouvrière est également imputable à la crise « existentielle » que traversait alors

18. Je pense ici au chantier sur la culture ouvrière initié entre autres par Yvan Lamonde, au début des années 1980, de même que le projet de *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier québécois* ayant vu le jour dans les années 1990, au département d'histoire de l'UQAM.

19. Tel est le cas notamment de la question religieuse, sujet si cher à Thompson. Cet aspect de la réalité ouvrière québécoise a été abordé jusqu'ici comme l'unique expression d'une volonté cléricale de moralisation populaire et de déférence à l'endroit de l'autorité. On oublie généralement que le sentiment religieux peut parfois agir comme déclencheur de la solidarité ouvrière, ne serait-ce que par les valeurs d'entraide, de préservation sociale et de rejet des injustices professées par les différentes religions révélées, dont le catholicisme. Que savons-nous, par exemple, des rituels religieux qui accompagnaient la pratique des métiers au Québec, durant les étapes cruciales du passage à l'ère industrielle au XIX^e siècle? Que savons-nous, par ailleurs, du discours des Églises anglicanes, presbytériennes et méthodistes face à l'éveil des classes populaires dans les villes du Québec? Il importe, certes, d'étudier ces questions sous l'angle d'une lutte des élites religieuses pour le contrôle de la production symbolique face aux utopies républicaines, laïques ou socialistes qui circulaient dans les milieux populaires. On ne saurait toutefois faire l'économie d'une réflexion sur les profondes convictions religieuses des diverses collectivités ouvrières au Québec (Canadiens français, Irlandais, Juifs, etc.), et sur l'impact des traditions religieuses dans la grammaire et la liturgie de la protestation ouvrière.

20. Cette question de la diversité ethnique est aussi un thème récurrent de la New Labour History aux États-Unis. Voir à ce sujet: Alan Dawley, « E. P. Thompson and the Peculiarities of the Americans », *Radical History Review*, 19 (hiver 1978–1979), 39–40.

l'histoire sociale²¹, sur fond de mondialisation néo-libérale et d'éclatement des classes populaires dans les pays industrialisés.

Malgré tout, on ne peut pas dire que l'histoire ouvrière soit complètement disparue de l'écran radar au Québec. Depuis le début des années 2000, on retrouve ici et là des chercheurs universitaires et des étudiants de cycles supérieurs prêts à investir temps et énergies à reconstituer, à partir de sources d'archives souvent fragmentaires, l'univers social des ouvriers et artisans des xix^e et xx^e siècles. Certains d'entre eux tentent de réactualiser des concepts comme la culture ouvrière et l'action militante, en inscrivant les faits et gestes quotidiens des hommes et des femmes au centre du dispositif historique, alors que d'autres cherchent plutôt à élargir l'horizon des connaissances par l'investigation de nouveaux domaines (émeutes populaires, loisirs ouvriers, mutualisme, expérience des journaliers du secteur des transports, etc.)²².

Si l'histoire ouvrière veut survivre au Québec, elle devra cependant produire à court terme une nouvelle synthèse sur la base des connaissances acquises depuis les trente dernières années. Le défi est de taille! Lire ou relire un classique comme *The Making* ne peut être à cet égard un exercice vain, même si l'ouvrage a déjà atteint l'âge honorable de 50 ans. La rigueur intellectuelle inégalée de Thompson et la qualité esthétique de sa pensée radicale nous rappellent aussi qu'il n'est plus possible d'entreprendre aujourd'hui l'étude du syndicalisme au Québec (ou ailleurs), sans tenir compte du riche bagage d'enseignements de la culture ouvrière et des luttes sociales autour des conditions d'exercice politique de la vie démocratique. Ces trois éléments doivent rester inséparables, à défaut de quoi l'histoire ouvrière pourrait sombrer rapidement dans la folklorisation ou les clichés des sagas romanesques.

21. Voir à ce sujet le remarquable article de Martin Petitclerc, « Notre maître le passé? Le projet critique de l'histoire sociale et l'émergence d'une nouvelle sensibilité historiographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 63 (été 2009), 83–113.

22. Voir notamment Peter Bischoff, *Les débardeurs au port de Québec: tableau des luttes syndicales, 1831–1902* (Montréal 2009); Dan Horner, *Taking the Streets: Crowds, Politics and Identity in Mid-Nineteenth Century Montreal*, Thèse de doctorat, Toronto, York University, 2010; Éric Leroux, « Culture ouvrière et métiers du livre: la Société typographique de Québec, 1836–1872 », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, 42 (automne 2004), 25–55; Jean-Philip Mathieu, *Quebec City's Ship Carpenters: Working Class Self-Organization on the Waterfront*, Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 2010; Martin Petitclerc, *Nous protégeons l'infortune: les origines populaires de l'économie sociale au Québec* (Montréal 2007); et Roland Viau, *La sueur des autres: les fils d'Érin et le canal Beauharnois* (Valleyfield, Québec 2010). Des indices laissent croire, par ailleurs, que le questionnement suscité par la crise financière de 2008, le mouvement *Occupy* et la grève générale des étudiants (es) québécois (es) au printemps 2012, est en voie de raviver l'intérêt pour l'histoire ouvrière auprès d'une nouvelle génération de chercheurs universitaires.